

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N° 15

1^{er} AOÛT 1889.

AVIS : Vacances jusqu'à fin septembre, la chaleur nous y oblige; la *Revue* indiquera quels jours se tiendront en octobre nos séances du vendredi.

Réunion de la commission exécutive du Congrès, les jeudis 1^{er}, 8, 15 et 22 août à 8 h. 1/2 du soir; les délégués et chefs de groupe y sont admis.

CONGRÈS DE 1889

La lettre suivante a été remise aux personnes qui s'intéressent au Congrès :

Monsieur, ou Madame,

Un Congrès international auquel plus de 60 journaux et une foule de sociétés et de groupes donnent leur adhésion et leur appui moral et matériel, réunira les délégués des écoles spirites et spiritualistes, les 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 septembre prochain, à Paris, de 9 h. à midi, de 3 à 6 heures, 16 rue Cadet, au GRAND ORIENT DE FRANCE.

Les séances des 15 et 16 septembre seront consacrées à la lecture d'un rapport qui synthétisera les travaux des commissions diverses pendant les premiers six jours du Congrès et aux discours qui devront y être prononcés.

De nombreuses invitations seront faites pour ces deux séances qui s'ouvriront à 2 heures de l'après-midi.

Les orateurs qui parleront le 15 et le 16 traiteront des deux points fondamentaux suivants sur lesquels tous les congressistes sont d'accord : 1° La persistance du Moi conscient après la mort autrement dit l'immortalité de l'âme; 2° Les rapports entre les vivants et les morts.

Il est convenu que, pendant ces deux jours de séances, et devant les invités non initiés, les questions sur lesquelles l'entente commune n'est point faite seront écartées.

Les adhérents au Congrès ont été conviés à envoyer, avant le 15 août prochain, au bureau de la Commission exécutive, 1, rue Chabanaïs (chez M. Leymarie), des mémoires sur les sujets dont ils voudront saisir le Congrès; un grand nombre de mémoires nous sont parvenus; la Commission les classera, chacun, dans la section à laquelle seront attribués les travaux similaires; les délégués seront libres d'en discuter largement dans ces sections.

En conséquence, que les Spirites, les Spiritualistes, les Swedenborgiens,

les Théosophes, les Occultistes, les partisans de la Théorie Psychique, les Magnétistes, les Théophilanthropes, les Kabbalistes s'empressent de nous adresser les études qu'ils préparent et que, pendant six jours, ils pourront DÉFENDRE LIBREMENT dans les séances des 9, 10, 11, 12, 13 et 14 septembre.

Ces mémoires et les lettres explicatives peuvent seuls fixer la Commission sur le nombre de sections à instituer pour l'ordre des travaux du Congrès.

Votre expérience, vos études, vos lumières, Monsieur, votre dévouement sont indispensables à la bonne direction du Congrès et peuvent lui tracer une marche rationnelle; veuillez donc lui apporter votre concours, car les efforts individuels seuls nous donneront des résultats dignes de l'œuvre entreprise.

Une souscription est ouverte pour couvrir les frais du Congrès.

La réunion de tous les délégués, le 9 septembre, nommera le bureau du Congrès, les pouvoirs de la Commission exécutive, cessant de fait, dès la première réunion de tous les délégués.

Avec nos cordiales salutations et pour les membres de la Commission exécutive : MM. le Dr Chazarain, Arnould, G. Delanne, Papus, G. Chaigneau, Baissac, Warchawsky, Snyth, H. Lacroix, P.-G. Leymarie.

ADHÉSIONS NOUVELLES

M. CARLOS LIBERT, de Détroits, États-Unis, adhère au Congrès auquel il envoie sa souscription, et un mémoire dans lequel il nous parlera de Mlle Pauline Libert, le médium si connu.

M. TITUS MERRITT, 201, Adelphi Hall, New-York City, nous écrit qu'après avoir pris connaissance de la circulaire de la Commission exécutive du Congrès spirite et spiritualiste, il est heureux, avec ses amis, de constater les efforts que nous accomplissons, avec méthode, pour l'avancement de l'humanité.

M. Titus Merritt est membre de la *Société des spiritualistes* qui a commencé ses études au moment de l'émancipation des esclaves, en juin 1853, par le président *Lincoln*; A. J. Davis, le juge *Edmonds* étaient membres de cette société; le président est actuellement M. P. Newton. Les membres de cette société de spiritualistes ont décidé de prendre pour délégué au Congrès du 9 septembre, M. F. T. Morse, de Londres, qui sera de retour dans cette ville en août.

M. William J. Innis est le directeur d'un journal qui préconise le spiritualisme rationnel, intitulé *Celestial City*, 181, William street, New-York; M. Titus Merritt nous en envoie 30 exemplaires pour distribuer à nos amis,

il contient des messages de télégraphie occulte et nous signale qu'un décédé qui avait fait son testament sans le signer, a donné sa signature après sa mort, et celle-ci reconnue authentique par ses amis, a été reconnue légalement. — M. Titus Merritt accepte la pensée de Thomas Paine : *Le monde est mon pays, le bien ma religion*.

M. TH. LEFAKIS, de Braïla, Roumanie, adhère au Congrès avec ses amis; il désire que le Congrès ait un grand retentissement, et que, dans les séances on recueille un grand nombre de faits et l'opinion des savants connus dans le monde scientifique et littéraire; avec ses amis, il envoie 52 fr., divisés ainsi : MM. F. 2 fr. — Lefakis, Hellène, 10 fr. — P. Spezzieri, Hellène, Dr en mathématiques, 10 fr. — D. Sfaelle, professeur de langue hellénique, 10 fr. — D. Jangakis, Dr en théologie, 10 fr. — Ch. Grimont, professeur de langue française, 10 fr.

M. Angignard, de Pas-de-Jeu, adhère au Congrès, et envoie son obole au Congrès.

M. LE Dr SANZ BENITO, professeur de logique à Guadalajara, Espagne, philosophe et orateur éminent que nous avons connu et admiré au Congrès de Barcelone, donne sa complète adhésion au Congrès, avec celle des rédacteurs de *El Criterio*, journal spirite de Madrid, rédigé par des hommes de savoir et de talent; il compte bien assister au Congrès, ce que nous souhaitons vivement; puisse-t-il venir en nombreuse compagnie. E. M. HUELDES.

Mme EMMA HARDINGE BRITTEN, orateur inspiré des plus remarquable, célèbre aux États-Unis, auteur distingué dont les volumes sont universellement estimés, donne son adhésion au Congrès où elle se rendra, et préalablement elle nous enverra un message. Cette dame, qui habite Manchester, a une influence bien méritée sur les spiritualistes par son talent d'écrivain et d'orateur.

Le Centro d'Andujar ESPIRITISTA LA ESPERANZA, Espagne, nous donne avis, par son secrétaire, M. Bernardo Centeno, et son président M. Emeterio Luengo, que son délégué est M. D. MANUEL NAVARRO MURILLO, son président honoraire qui habite Trujillo; M. Murillo collabore depuis 15 ans à la revista *Espiritista*, de Barcelone, sans interruption; il était intimement lié avec Don Jose Fernandez Colavida.

M. ALBERT CHESSE, nous écrit de Ravenne, Italie, qu'il s'unit par la pensée aux délibérations futures du Congrès, et à son mode de conserver l'union entre toutes les écoles; il désire que les membres du Congrès expriment leur reconnaissance à Allan Kardec dont l'œuvre logique, bonne et scientifique, fait mieux que toute autre comprendre l'infini de la bonté, du savoir et de la justice. M. A. Chesso demande le triomphe de la doctrine spiritualiste, à l'aide de la tolérance qui doit rallier toutes les écoles; il fait des

vœux pour la réalisation prochaine de toutes nos espérances par l'union sincère et durable des congressistes et nous envoie son obole.

M. le DOCTEUR LUCIEN DEMAU, 24, rue du Château-d'eau, lauréat de la faculté, donne entière adhésion au Congrès ; chercheur de bonne foi, il désire que du Congrès jaillisse la lumière la plus vive sur les questions encore obscures, et que la distinction ridicule entre la *science officielle* et les *sciences occultes* finisse par disparaître, ce qui ne tarderait pas si chacun voulait suivre son exemple, et souhaitait de voir les savants officiels s'engager délibérément dans un champ si vaste et d'une exploration probablement si féconde ; nous devons le compter comme adhérent des plus favorables au Congrès.

MME A. VVE F..., nous envoie son adhésion et sa cotisation ; elle ne trouve rien de plus probant qu'un fait brutal, et demande, pour le bien du prosélytisme, des médiums et toujours des médiums, car elle leur doit ses convictions et sa foi nouvelle.

La rédaction DE LA REVISTA DE ESTUDIOS PSICOLOGICOS et la COMMISSION PERMANENTE du Congrès spirite international de Barcelone, tiennent à honneur de participer aux assemblées du Congrès auquel ils adhèrent ; M. le VICOMTE DE TORRES SOLANOT qui représentera plusieurs centres spirites espagnols, invite, comme président du premier Congrès international, tous les spirites qui font partie de la *Fédération autonome Cosmopolite*, et comme lien d'union entre tous les adeptes du spiritisme sur la planète, à rendre féconds les résultats de nos études et de notre propagande ; il veut une plus large extension de leur œuvre de fédération que nous devons tous compléter, en nous servant, pour réunir toutes les écoles en un faisceau puissant, des travaux déjà effectués par la Fédération autonome et cosmopolite, sous la direction du vicomte de Torres Solanot ; ce dernier a convié tous les centres, tous les spirites espagnols à participer au Congrès, en compagnie de M. *Amelio R. Garcia Taheno*, au nom de la revista de Estudios psicologicos ; la Commission permanente les a imités en distribuant toutes nos circulaires. Nos amis nous annoncent que le *Centre Barcelonais des études psychologiques*, est uni intimement aujourd'hui à la *Fédération spirite de la Vallée*, selon le vœu du Congrès de Barcelone, par lequel tous les spirites d'une région doivent se fédérer. MM. de Torres Solanot et Modesto Casanovas ont signé pour la Commission permanente.

M. BUREL, à Keraliguen, Morbihan, donne son adhésion au Congrès, il désire que notre œuvre commune soit féconde et victorieuse contre le néantisme.

M. FACUNDO USICH, président de *El Centro Barcelones de Estudios psicologicos* et le secrétaire, M. E. DALMAU HANEZ, nous envoient leur adhésion et

seront représentés le 9 septembre ; le centre Barcelonais désire que, dans les délibérations des sous-commissions, on prenne en grande considération la décision du Congrès de Barcelone, par laquelle, *le spiritisme est considéré comme une science intégrale et positive* ; il sera fait droit à cette juste demande.

M. FACUNDO USICH demande ce que coûteront 8 jours de séjour à Paris, pour permettre à beaucoup d'Espagnols de s'y rendre ; chacun sera renseigné avant le 15 août.

M. FRANCESCO MOLINA ALBERT, de *Carthagène*, Espagne, au nom de tous les spirites de cette ville, adhère au Congrès ; ils acceptent tout ce qui sera décidé pour le bien de la doctrine spirite et de la cause en général.

M. J. C. STREET, Docteur, à Boston, envoie son adhésion et son obole.

M. CHARLES DUMAS offre ses vœux, et l'adhésion de tous les membres du groupe de Lezan qui ont envoyé leur souscription.

M. J. J. OWEN, éditeur du *Golden Gate*, nous envoie l'adhésion de ce si remarquable journal, l'un des plus considérés aux États-Unis ; il fait des vœux pour nous et craint que la distance énorme qui sépare San Francisco de Paris, n'empêche les spiritualistes de cette ville d'effectuer ce grand et coûteux voyage.

M. TERRY et sa dame, de Melbourne, actuellement aux eaux d'Enghien, nous offrent leur adhésion et leurs services.

MME ROGER DE NESLES donne son adhésion : elle désire propager nos idées et nous demande des programmes.

MADAME ADÈLE LOESCHER, approuve complètement le Congrès.

MONSIEUR POTONIÉ, Mme EUGÉNIE PIERRE et sa fille, adhèrent au Congrès, veulent y assister.

M. ENRICO DALMAZZO nous envoie un mémoire remarquable, et l'adhésion au Congrès du Groupe sérieux qu'il préside à Turin, composé de spirites catholiques, prêtres pour la plupart. Ce mémoire devra être médité par les délégués, car il indique un remarquable *modus vivendi*.

M. ALPHONSE DENNÉ, de Mexico, nous envoie son adhésion sagement motivée, et 50 f. pour sa cotisation comme membre du Congrès ; il nous parle longuement de l'instruction laïque au Mexique, sous l'impulsion du président de la République, Général Manuel Gonzalès, de l'ex-président Porfirio Diaz, et de la guerre que fait à ces écoles le clergé catholique, avec un acharnement inouï. M. A. Denné, voudrait que le gouvernement français nous autorisât à donner l'enseignement spirite dans les écoles ; notre ami oublie que, en France, la science néantiste et les hommes politiques élevés à cette école sont les adversaires déclarés du spiritisme. De ce côté rien à faire ni à espérer. L'école doit être en dehors de toute ingérence religieuse ou politique dit la loi française avec raison.

Monsieur B. J. Van de Wall, de La Haye, ne pourra sans doute pas venir au Congrès, car il est retenu par la maladie de son fils : il va nous envoyer son mémoire, et prie M. Leymarie de le lire au Congrès, ce que ce dernier fera de grand cœur.

LISTE DE SOUSCRIPTION.

Mme Vve F... 5 fr. — Mme de Kerlan, 10 fr. — Mme Hacquart 5 fr. — Johs Baashus, à Christiania 25 fr. — M. Angignard 1 fr. 20 — M. E. Gardy, à Genève, 10 fr. — Mme Louise 1 fr. — M. Carlos Libert, de Détroits, États-Unis. 10 fr. — Mme Fouquet 2 fr. — M. Magnien 3 fr. — M. Lefakis (Hellène) à Braïla 10 fr. — M. P. Spezzieri (Hellène) Dr en mathématiques à Braïla 10 fr. — M. D. Sfacle professeur de langue hellénique à Braïla 10 fr. — M. D. Jangakis, professeur de théologie à Braïla 10 fr. — M. Charles Grimont, professeur de langue française à Braïla 10 fr. — M. Z. à Braïla 2 fr. — (total pour Braïla 52.) — M. G. 20 fr. — M. Alberto Ghesso, 20 fr. — M. Babillot, 3 fr. — M. Roman, 3 fr. — Mme A. Chez Coreol, 10 fr. — M. Dx, G., 10 fr. — M. Maitrot de Varennes, 10 fr. — Dr Leblay, 5 fr. — Mme Rosa Parato Bruno, 5 fr. — Commandant Coez, 3 fr. — M. Nicolas, 2 fr. — Mme D., 2 fr. — M. Dellia, 10 fr. — M. Brunel, 3 fr. — Journal *le Messenger*, 10 fr. — M. D. Anglemont, 20 fr. — M. Laurent de Faget, 5 fr.

HOTEL ET RESTAURANTS RECOMMANDÉS AUX DÉLÉGUÉS.

Placés près du Grand Orient de France, 16, rue Cadet.

1^o GRAND HÔTEL DES DEUX HÉMISPÈRES (où toute la Délégation hongroise a logé dernièrement), 79, *rue des Martyrs*, à 6 ou 7 minutes du Grand-Orient de France, hôtel convenable et loin du bruit de Paris, où l'on ne paye ni les bougies, ni le service, ce qui coûte 1 franc partout. Il y a 400 chambres à deux lits, toutes de 3 à 6 francs par jour nets.

En écrivant de suite à cet hôtel, pour arrêter une chambre pour le temps du Congrès, 9 ou 10 jours, on paiera une chambre 3 francs. Deux personnes qui couchent dans le même lit, 4 francs nets. M. Leymarie a visité l'hôtel, et constaté que tout est très propre, les lits excellents ; *très recommandé*.

2^o RESTAURANT DU GRAND-ORIENT, à trente pas du lieu des séances, 11, *rue Cadet*, déjeuners, 1 fr. 25 ; dîners, 1 fr. 25 ou 1 fr. 60. — En résumé deux amis qui couchent ensemble, 4 francs nets — repas du matin et du soir, pour deux personnes, 5 ou 6 francs nets et les repas sont copieux. — *Voici donc du bon marché, à la portée de tous.*

3^o *Il est impossible de loger chez les spirites*, les locations, très chères à Paris, ne permettent pas le superflu comme appartements.

4° *Hôtel de second ordre*, HÔTEL COSMOPOLITAINE, 4, *rue de Valois*, chez une sœur, près du Palais-Royal; chambres à 2 personnes, 5 francs, plus le service — à 3 personnes, 7 francs — chambres et appartements pour familles.

5° HÔTEL DE REIMS, 29, *passage du Saumon*, chambres à 2 et 3 lits, 7, 8 et 9 francs par jour, service non compris; au 2^e étage, chambres à 3 fr. 50 et 4 fr. 50 par jour, service non compris et par personne.

6° GRAND HÔTEL RICHER, 60, *rue Richer*, à 50 pas du Grand-Orient, chambres à 2, 3 et 4 francs, service non compris, pour une seule personne.

7° HÔTEL MEUBLÉ, 10, *rue de la Tour-d'Auvergne*, à 250 mètres du Grand-Orient, 4 francs par jour — 2 personnes ensemble, 5 francs, service non compris.

8° GRAND RESTAURANT DE LA BOURSE, 47, *rue Vivienne*, à 5 minutes du Grand-Orient, 1 fr. 60, déjeuners ou dîners copieux.

9° RESTAURANTS DUVAL, très grands, admirablement servis, 52, *rue Lafayette*, et 63, *rue Lafayette*, près le Grand-Orient; repas à la carte, très bons, à la portée de toutes les bourses, de tous les appétits; 1 fr. 25 à 3 francs pour déjeuner.

10° RESTAURANT ESCOFFIER, 3, *rue Beaujolois*, au Palais Royal, table de famille excellente, 1 fr. 60, déjeuners; dîners, 2 fr. 10.

11° GRANDE TABLE D'HÔTE, 2, *rue Vivienne*, genre Escoffier, 1 fr. 60 et 2 fr. 10.

12° RESTAURANT PLUS CHER, 3 et 4 francs pour très bien déjeuner, *en face l'entrée du Grand-Orient*.

Nous l'espérons, nos amis les délégués pourront choisir; M. Leymarie a minutieusement visité tous ces hôtels et restaurants. Cette liste doit répondre à tous les besoins, il en sera délivré des exemplaires, sur feuilles libres, 1, *rue Chabanais*, à qui les réclamera pour se bien guider.

13° Les cartes du Congrès, avec les noms personnels, seront délivrées, 1, *rue Chabanais*, à la librairie spirite, siège de la Commission exécutive; ou au Grand-Orient, le 9 septembre, au numéro 16, *rue Cadet*, à la tenue des séances du Congrès.

Il ne faut pas oublier d'écrire aux hôtels cités plus haut, pour retenir à l'avance sa chambre; sans cela on courrait le risque de ne pas trouver à se loger.

HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE

COMMENTAIRES SUR LA BIOGRAPHIE EN ALLEMAND DU PASTEUR BLUMHARDT.

Il n'est personne qui ne se soit demandé au moins une fois en sa vie, ce qui advient de nous à la dissolution du corps. A cette question, entre toutes

palpitante, les réponses le plus diverses ont été données. Pour les uns, aussitôt le dernier soupir exhalé, le sort de l'âme est irrévocablement fixé pour toute l'éternité. Heureuse ou malheureuse selon qu'elle a ou non cru tels ou tels dogmes supposés révélés, sa félicité ou sa misère sont également irrémédiables. Les mérites et les démérites des hommes ont beau varier à l'infini, tous sont classés en deux catégories : pour les uns, les joies sans fin, pour les autres, les douleurs sans mesure. D'un côté, tout le bien ; de l'autre tout le mal, — avec cette étrange aggravation que les élus, imitant en cela leur Dieu et Sauveur, n'auraient ni un regard ni une pensée de pitié pour les réprouvés.

C'est non seulement le suprême triomphe de l'infâme égoïsme, du moi odieux, c'est la sainteté, c'est le bonheur, c'est la vue de Dieu, c'est-à-dire tout ce qui semblerait devoir élargir les cœurs au point de leur faire embrasser l'univers entier dans un immense amour, ce sont toutes ces choses prenant l'homme, l'endurcissant et le métamorphosant en je ne sais quel monstre sans miséricorde ni entrailles. Concevez-vous rien de plus épouvantablement atroce que ce ciel qui ne s'émeut pas à la vue de cet enfer ?

Une solution qui, froidement, voue aux flammes éternelles l'immense majorité des humains, une telle solution, quoique acceptée aujourd'hui encore par des millions de chrétiens, ne nous paraît pas valable, ni même digne d'une discussion sérieuse. Sa férocité la juge et la condamne suffisamment.

Un peu plus accommodants, d'autres, tout en admettant comme ceux dont il vient d'être parlé, un ciel sans fin et un enfer éternel, ont cru devoir intercaler entre les deux une tierce région dans laquelle sont versés, pour un temps plus ou moins long, tous ceux qui n'étant pas assez purs pour l'entrée immédiate du paradis, ne sont pas non plus assez coupables pour mériter de hurler à jamais en compagnie du Prince des Ténèbres. Ce n'est pas tout. Pour ces profonds théologiens, il n'y a pas que des élus, des damnés et des candidats à l'élection, il y a le nombre immense de ceux qui n'ont rien reçu ni rien fait, de ceux qui sont morts sans baptême, de ceux qui n'ont point connu l'Évangile, etc. etc. Que faire de ceux-là ? Les classer dans l'une quelconque des catégories ci-dessus n'était pas possible. On a donc imaginé, à leur intention, les Limbes, séjour où vivant d'une vie à peine digne de ce nom, dans une sorte de clair-obscur, ils consomment, sans profit ni pour eux ni pour les autres, les siècles sans fin de leur immortalité.

A côté de ceux qui se sont plu à tracer de la vie future des tableaux où ils ont, comme à plaisir, ramassé toutes les terreur et toutes les obscurités, il en est d'autres, dont le nombre va augmentant de jour en jour, qui ne

s'embarrassent guère de spéculations et de rêveries, chimériques à leur sens. L'homme tout entier, s'il fallait les en croire, ne serait que matière. Amas d'atomes, n'ayant d'individualité que celle qui résulte de l'agglomération des molécules constituant son être, rien de lui ne survit à la mort. Son âme, son cœur, son intelligence, tout rentre dans le grand laboratoire où se forment, se dissolvent et se recomposent incessamment de nouvelles combinaisons, de nouvelles personnalités, de nouvelles vies, qui, éphémères comme toutes celles qui les ont précédées, s'évanouissent à leur tour, sans qu'il en subsiste autre chose que des particules matérielles divisées à l'infini. Conscience, responsabilité, angoisses, soucis, remords, amour, bonheur, autant d'illusions ! Nés d'hier, nous ne sommes plus le jour d'après. Enfants du néant ou du hasard, le néant ou le hasard nous reprennent. C'est l'éternel labeur de Sisyphe. Nous croyons approcher du but, et nous nous écroulons. Tout n'est que chimère, tout n'est que vanité !...

D'une part, affirmations aussi tranchantes que dépourvues de preuves ; de l'autre, négations plus hardies que scientifiques, voilà la redoutable impasse où l'on prétendait nous enfermer. Comment en sortir ? Des hommes sans parti pris ni préjugés, des esprits libres et chercheurs, faisant litière, aussi bien des élucubrations des théologiens que des spéculations des savants, se mirent à l'œuvre, s'essayant à frayer de nouvelles routes à l'esprit humain. Ne pouvant accepter l'autre vie, telle que l'enseignait l'Église, ni le néant que la science s'efforçait d'acclimater au milieu de nous, ils pensèrent que peut-être il ne serait pas impossible de soulever un coin du voile qui nous cache nos destinées futures. C'était une tentative qui, assurément, ne manquait pas de hardiesse. Objurgations, anathèmes, haussements d'épaules, injures, menaces, il fallut affronter tout cela. Ils avaient contre eux tous ceux, si nombreux, qui s'imaginent que la mesure de leur intelligence ou de leurs prétentions, est la mesure même des choses. Mais leur but était grand, et ils voulaient l'atteindre. En dépit de tout et de tous, ils osèrent entrer en communication avec les morts. Avec les morts ! Vous jugez si l'on en fit des gorges chaudes entre gens d'esprit ! Avec les morts, sacrilège, blasphème, tonnait l'Église ! Et les dévots, pieusement, se signaient devant les nouveaux sorciers qui avaient vendu leur âme au diable !

Croyez-vous que cette levée de boucliers où, touchant accord, combattaient côte à côte croyants et incrédules, effraya ou arrêta les novateurs ? Non pas ; laissant piailler leurs innombrables détracteurs ; ils continuaient tranquillement leurs recherches, accumulant les faits, multipliant les preuves, marchant lentement, mais sûrement à la victoire. Nous n'avons pas bataille gagnée, certes ; les résistances subsistent, acharnées. Pied à

piéd, on nous dispute le terrain, ici au nom de Dieu, de la Bible ou de l'Église, là, au nom de la science et de la raison. Pourtant les armes de nos adversaires s'émoussent et s'usent; notre armée, peu à peu se renforce; l'issue probable, certaine, de la lutte engagée commence à se dessiner. Encore quelque persévérance : le triomphe définitif ne saurait longtemps demeurer douteux.

Je ne veux pas aujourd'hui insister sur les phénomènes connus de toutes parts depuis que le spiritisme, il y a quelque quarante ans, a fait son apparition dans le monde. Mon intention est bien plutôt d'évoquer des faits qui, antérieurs de quelques années au mouvement provoqué par les tables tournantes et parlantes, montreront que les esprits n'ont pas attendu pour influer sur les hommes et se manifester à eux, qu'on les eût appelés. Volontairement, de leur plein gré, de leur libre choix, ils sont venus à nous, s'imposant à notre attention dans nombre de circonstances, se souciant médiocrement d'être chassés ou exorcisés. Moins on les tolérait, plus ils s'acharnaient. On eût dit qu'ils avaient besoin du secours, de l'assistance des pauvres terriens dont ils troublaient le repos, et que parfois, ils obsédaient jour et nuit.

Et, — je soumets cette réflexion à ceux qui, de bonne foi, croient que Dieu défend les communications entre morts et vivants, — et ces manifestations ou ces apparitions spontanées ne justifient-elles pas amplement — à supposer qu'il fût besoin de justification pour une chose de si haute importance — ceux d'entre nous qui, passant par dessus des scrupules puérils, n'ont pas craint d'aborder franchement une étude et des observations qu'ils n'auraient pu négliger qu'en faisant banqueroute à la vérité? Et à quelle vérité! A celle qui nous importe le plus, puisqu'il s'agit de notre vie d'outre-tombe.

Quoi! la Puissance souveraine dont nous dépendons tous, permettrait aux habitants de l'espace de venir à nous, spontanément, de communiquer avec nous, de nous faire connaître leur identité, leur situation, de nous dire ce qu'ils réclament de nous, et nous, esclaves de je ne sais quels vieux textes déterrés je ne sais où, nous leur dirions : « Arrière, Satan, retourne dans l'abîme! »

On ne refuse pas à un pauvre, fût-il inconnu, un morceau de pain ou une parole de consolation. Et nous aurions le courage de fermer l'oreille et le cœur à une pauvre âme réclamant de nous un peu de sympathie ou quelques mots de prière! Observons d'ailleurs que nos menaces ni nos refus n'avanceraient à rien. On ne jette pas, si je puis me servir de cette expression, une âme à la porte de son logis comme on peut à la rigueur faire d'un mendiant dont la présence nous importune. La dureté ni les malédictions ne peuvent rien contre elle. La charité, au contraire, et l'amour sont tout

puissants. Sous ce rapport, le monde des esprits et notre monde se ressemblent. Mieux vaut, de douceur que de force user. Mais laissons la parole aux faits :

Gottliebin Dittus et le pasteur Blumhardt.

Möttlingen (Wurtemberg), est un bourg de médiocre importance. Une des maisons de la commune, d'apparence plutôt misérable, portait, inscrits sur un volet, ces mots : « O homme, pense à l'éternité, ne néglige pas le temps de la grâce, car le jugement approche. » (1)

C'est au rez-de-chaussée de cette maison que vint s'établir, au printemps de 1840, la famille Dittus, composée de cinq membres : deux frères, André et Jean-Georges, et trois sœurs, Catherine, Anne Marie et Gottliebin.

Gottliebin avait vu le jour le 13 octobre 1815. D'une intelligence distinguée, elle s'était surtout fait remarquer par son sens moral très développé.

Dès son enfance, elle fut l'objet, la victime ou l'occasion de faits étranges. Il semblait que des puissances mystérieuses voulussent s'emparer d'elle pour la préparer à jouer un rôle de premier ordre dans la sorcellerie dont les pratiques, à cette époque, se propageaient chaque jour davantage dans le peuple. Mais la crainte de Dieu, dont elle se faisait comme un bouclier, annihilait, chaque fois, les forces qui essayaient de se servir d'elle. Elle ne put toutefois échapper complètement à leur influence. De temps à autre, des maladies d'une nature toute particulière venaient l'assaillir, et il fallait l'intervention de médecins de haute valeur pour la soulager, même momentanément.

Les choses en étaient là, lorsque Blumhardt fut appelé, comme pasteur à Möttlingen. Dès l'abord, Gottliebin éprouva à son égard des sentiments dont il lui était impossible de se rendre compte. Il l'attirait et la repoussait tout ensemble. Lorsqu'il prêcha son sermon d'inauguration, elle se sentit comme obsédée du désir, du besoin de lui arracher les yeux. Ce qui ne l'empêchait pas de se rendre à toutes les réunions où elle pouvait entendre de lui quelques paroles d'édification. Elle était d'ailleurs d'une timidité qui passait toute mesure, avait une conscience de soi exagérée, et une réserve qui était loin de lui valoir les sympathies de ceux qui la connaissaient.

La famille Dittus ne fut pas plus tôt établie dans son nouveau domicile que Gottliebin se sentit sous une influence dont elle fut d'autant plus effrayée qu'elle voyait et entendait en même temps des choses étranges. Ainsi, dès le premier jour, tandis qu'à table elle faisait la prière : « Viens,

(1) « Mensch, gedenk der Ewigkeit, — Versäume nicht die Gnadenzeit, — denn das Gericht ist nicht mehr weit. »

Seigneur Jésus, sois notre hôte, et bénis ce que tu nous a accordé, » elle eut une attaque, et tomba inanimée sur le sol. Puis c'étaient des bruits fréquents et inexplicables dans les diverses pièces du logis. Tous avaient peur. Les personnes qui demeuraient au-dessus d'eux, n'étaient pas moins inquiètes. Mais d'un commun accord, on évitait de parler de ces choses.

Parfois, la nuit, Gottlieb se sentait les deux mains violemment saisies et placées l'une sur l'autre. Des formes lui apparaissaient, de petites lumières se faisaient visibles à ses yeux. Même les obsessions dont elle devait tant souffrir ultérieurement, commencèrent dès alors.

Sa conduite devenait de plus en plus déplaisante et inexplicable. Mais comme elle gardait le silence sur ce qui lui arrivait, personne ne s'en préoccupa. Longtemps Blumhardt resta dans une ignorance complète de ce qui se passait, et lorsque plus tard, le bruit s'en répandit peu à peu, il ne tint aucun compte d'ouï-dire vagues et incertains qui parvinrent à ses oreilles.

Les souffrances de Gottlieb augmentant sans cesse, et ses obsessions nocturnes prenant un caractère de plus en plus prononcé, elle se décida enfin, en octobre 1844, soit dix-huit mois après ses premières attaques, à aller trouver Blumhardt. Mais comme elle ne lui parla de son état qu'en termes généraux, il ne comprit que très imparfaitement ce dont il s'agissait, et ne put lui être d'aucun secours.

De décembre 1841 à février 1842, elle fut très malade d'un érysipèle de la face. Blumhardt lui rendit quelques rares visites. La conduite de la pauvre ne lui donnait aucune satisfaction. Aussitôt qu'il rentrait chez elle, elle se tournait la face contre le mur, sans jamais répondre à son salut. Voulait-il dire quelques mots de prière, à l'instant les mains de la malade, jointes le moment d'avant, s'écartaient. Au reste, elle ne prêtait aucune attention à ce qu'il disait, se montrant ainsi, en tout et pour tout, autre qu'elle n'était avant et après sa visite.

Ces réceptions singulières n'étaient pas faites pour encourager le pasteur. Celui-ci la croyant mal disposée, pleine de sa justice propre, se complaisant dans son orgueil spirituel, cessa bientôt de la voir, en sorte que, sans qu'il y eût pourtant de sa faute, elle se trouva à peu près abandonnée à elle-même. Ses manières déplaisantes étaient le fait de sa maladie. Tout ce qu'elle faisait était involontaire. Des puissances invisibles semblaient agir en elle. Seul, son médecin, ami et conseiller fidèle, le Dr Späth de Merklingen, lui continua ses soins. A lui, elle pouvait tout raconter, même l'histoire des spectres qui lui apparaissaient. Il faisait tout ce que sa science lui suggérait pour la soulager. Un mal, de nature singulière, des saignements aux seins (Brustblutungen) résista à tous ses soins, mais disparut aussitôt que Blumhardt

ent commencé à s'occuper d'elle sérieusement. Il ne sut rien d'ailleurs, que plus tard, ni de cette indisposition, ni de sa guérison.

Il y avait plus de deux ans que ces étranges phénomènes duraient, lorsque Blumhardt fut instruit en détail de ce dont il s'agissait. Devait-on laisser aller les choses ou essayer d'y porter remède? Le vacarme devenait de plus en plus intense, à ce point qu'on l'entendait dans tout le voisinage, et qu'on eût dit que des ouvriers travaillaient dans la maison.

La forme, ou le fantôme que Gottlieb voyait le plus souvent, était celui d'une femme de Möttlingen. Morte, il y avait deux ans, elle portait constamment un enfant mort dans ses bras. Cette femme, racontait la malade (elle n'en dit le nom que plus tard) se tenait toujours devant son lit, à un certain endroit, d'où de temps à autre, elle se penchait vers elle, lui répétant fréquemment ces mots : « Je voudrais bien avoir le repos », ou : « Donne-moi du papier, et je ne reviendrai plus, etc ».

Blumhardt, interrogé sur le fait de savoir si l'on pouvait questionner le fantôme, fut d'avis qu'il fallait bien se garder d'entrer dans aucune conversation avec lui. Il pensait que, dans ces choses, il était impossible de faire la part des illusions, et que, entrer en communication avec le monde des esprits, c'était s'exposer, presque à coup sûr, aux erreurs et folies les plus dangereuses. Il conseilla à la malade de prier avec ferveur et foi, l'assurant que, de cette façon, elle ne manquerait pas d'être délivrée de ses obsessions.

Une amie qui consentit à passer plusieurs nuits dans la même chambre qu'elle, entendit, elle aussi, le vacarme qui s'y faisait. Un rayon de lumière, venu d'une source inconnue, leur fit découvrir, sous une planche près de la porte de la chambre, une demi-feuille de papier, couverte d'écriture, mais illisible à cause de la suie qu'on y avait répandue. Tout auprès, elles trouvèrent trois couronnes (Kronenthaler) dont l'une de 1828, et divers papiers recouverts de suie comme le premier.

A partir de ce moment, il y eut comme une halte dans le phénomène. « L'histoire du fantôme a pris fin » écrivait Blumhardt à un ami. Mais quinze jours plus tard, le vacarme recommença de plus belle. Guidé par une flamme d'origine mystérieuse, on fit de nouvelles trouvailles, pareilles aux précédentes, et des poudres qui, examinées par un médecin et un pharmacien, ne présentèrent rien d'important.

La situation ne s'améliorait pas, au contraire. Le vacarme devenait de jour en jour plus scandaleusement bruyant. Il était particulièrement fort quand Gottlieb était dans la chambre. Le Dr Späth y ayant, avec quelques autres curieux, passé deux nuits entières, fut témoin de choses qui dépassèrent son attente. La nouvelle de ces faits étranges se répandit peu à peu au loin. Des voyageurs accoururent pour s'assurer de leur réalité. Pour mettre, si

possible, un terme à ce scandale, Blumhardt voulut lui-même soumettre toute l'affaire à une exacte observation. Dans ce but, il s'entendit avec le maire, homme intelligent, de sens rassis, et craignant Dieu, et quelques conseillers municipaux, en tout six ou huit hommes. Dans la nuit du 9 juin 1842, Moïse Stanger, un parent de Gottlieb, jeune homme pieux, instruit, de bonne réputation, se présenta à la maison, le premier. Les autres suivirent, vers les dix heures du soir, deux par deux, sans être attendus, et se répandirent dans et autour du bâtiment à surveiller. Dès que Blumhardt eut fait son entrée dans la chambre, deux puissants coups, frappés dans la pièce voisine, se firent entendre. Plusieurs autres succédèrent en peu de temps à ceux-ci. Après ceux-là, d'autres nombreux, variés, la plupart dans la chambre où Gottlieb, revêtu de ses habits, était étendue sur son lit.

Rien de tout cela n'échappa à ceux d'entre les compagnons de Blumhardt restés dehors ou montés à l'étage au-dessus. Persuadés que tout ce qu'ils entendaient provenait du logis situé au rez-de-chaussée, ils ne tardèrent pas à s'y réunir aux autres. Le tumulte parut augmenter encore quand Blumhardt entonna un cantique et dit quelques mots de prière. En l'espace de trois heures environ vingt-cinq coups furent frappés, tous au même endroit, et si violents, que la chaise placée près de là en sursautait, et que les vitres en frémissaient. De loin, on eût pu croire à des coups de fusil. D'autres sons furent perçus, tantôt plus forts, tantôt plus doux. Quelquefois on eût dit le tapotement des doigts d'une main, d'autres fois, c'était comme un va-et-vient plus ou moins régulier. Ces bruits qui paraissaient principalement provenir de dessous le lit, on pouvait les suivre avec la main, mais sans rien remarquer. Avec ou sans lumière, le phénomène demeurerait identique à lui-même.

Les coups les plus forts se produisaient dans la chambre à coucher, quand tout le monde était réuni dans la salle à manger, cas auquel on pouvait nettement distinguer sous la porte le point précis sur lequel ils tombaient. On examina tout avec le plus grand soin ; mais nulle part, on ne découvrit rien qui pût fournir une explication plausible. « Enfin, raconte Blumhardt, vers une heure, comme nous étions justement dans la salle à manger, Gottlieb m'appela auprès d'elle et me demanda si, dans le cas où elle verrait une forme, il lui serait permis de dire qui c'était ; car elle entendait déjà comme une sorte de frôlement. Je le lui défendis expressément. » Et craignant que ses compagnons n'assistassent à des choses plus étranges que celles dont ils avaient déjà été témoins, il ordonna de lever la séance, et emmena la malade dans une autre maison. Jamais le trouble n'avait été aussi fort que cette nuit là.

Le jour suivant, vendredi, un service divin fut célébré. Le culte terminé

Gottlieb retourna à la maison qu'on lui avait fait quitter la veille. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un immense concours de peuple y était réuni. Un message vint à la hâte, dire à Blumhardt que la malheureuse, profondément évanouie, paraissait près de la mort. Y ayant couru, il la trouva étendue, toute raide, sur un lit, la tête et le bras brûlants, tremblante, sur le point, semblait-il, d'étouffer. Un médecin qui, par hasard, était dans le bourg en ce moment, accourut aussi, et, par divers moyens, essaya de la ramener à la vie. N'y réussissant pas, il s'en alla secouant la tête. Quelque temps après son départ, elle revint à elle, toute seule, et raconta secrètement à Blumhardt qu'en entrant dans sa chambre elle y avait vu la femme avec son enfant mort; elle était presque aussitôt tombée sans connaissance.

L'après-midi, de nouvelles recherches furent faites dans la maison. On y découvrit toutes sortes de choses, plus singulières et plus étranges les unes que les autres, entre autres de petits os qui, à l'examen, furent reconnus être des os d'oiseaux. On supposa que ces choses devaient avoir du rapport avec les pratiques de la sorcellerie.

Pour couper court à la sensation que de telles manifestations ne pouvaient pas manquer de produire, Blumhardt procura un refuge à Gottlieb, chez le parrain de celle-ci, dont la famille se composait de quatre grandes filles et de deux garçons, tous animés de sentiments chrétiens, sympathiques et discrets. Ils observèrent le plus strict silence sur tout ce qui se passa ultérieurement. On fit d'ailleurs le vide autour de la malade. Elle ne pouvait recevoir personne, et devait absolument s'abstenir de retourner dans son ancienne demeure. Blumhardt se réservait de la surveiller avec quelques-uns des hommes les plus raisonnables de la commune, afin de voir ce qui adviendrait de tout cela,

Mais pourquoi tant de précautions? C'est que Blumhardt, à l'exemple de tant d'autres, avait une répugnance des plus vives pour tout ce qui touchait aux phénomènes du somnambulisme, phénomènes qui, à son avis, avaient le très grand tort d'exciter puissamment l'imagination publique, tout en ne produisant que fort peu de bien. D'ailleurs, le champ mystérieux — et dangereux — que la lucidité somnambulique ouvre devant l'esprit, l'effrayait; il avait peur d'être entraîné à je ne sais quelles erreurs et folies dont il demandait à Dieu de le garder. Et lorsque plus tard, la maladie de Gottlieb prit un caractère plus grave, il eut des réunions particulières de prières avec quelques-uns de ceux qui l'assistaient pendant sa lutte contre les puissances des ténèbres. Ils suppliaient ardemment le Seigneur d'être leur protecteur, leur guide, leur lumière. Ils étudiaient ensemble la Sainte Écriture, se fortifiant et s'exhortant l'un l'autre à ne rien faire qui ne fût autorisé ou pres-

crit par elle. Ce qui les frappait et les inquiétait le plus, c'est que le diable eût encore une si grande puissance sur les hommes; que ses pièges, tout en étant répandus sur toute l'humanité, étaient ignorés de la plupart. Aussi leur pitié s'étendait-elle, non pas seulement à Gottlieb dont le malheur était là devant leurs yeux, mais à ces millions de pauvres êtres qui, s'étant éloignés de Dieu, sont enlacés dans les filets de la sorcellerie.

Malgré tout cependant, le bruit des événements extraordinaires dont Möttlingen avait été le théâtre, s'était répandu au loin. On accourait de toutes parts pour voir la maison hantée. Beaucoup demandaient à passer une nuit pour s'assurer par eux-mêmes de la réalité des phénomènes en question. Mais elle était gardée avec soin, personne n'eut permission d'y pénétrer. Le résultat fut que peu à peu on en parla moins. Quant à ce qui suivit, le public n'en sut que fort peu de chose.

Quoiqu'on eût fait déménager Gottlieb, le vacarme n'en continua pas moins dans le logis abandonné, jusqu'au commencement de 1844. Mais — et ce fait n'étonnera aucun de ceux qui s'occupent de spiritisme — elle n'était que depuis peu de temps dans la famille qui lui avait offert un asile, quand, là aussi, des phénomènes de même ordre se produisirent avec cette aggravation que dès les premiers bruits Gottlieb tombait dans de violentes convulsions.

Ces convulsions allèrent en augmentant d'intensité et de durée, à ce point que parfois la malade avait à peine quelques minutes de calme après quatre ou cinq heures d'agitation. Le Dr Späth, ayant assisté un jour à une de ces scènes épouvantables, obligé d'avouer sa complète impuissance, s'écria : « On dirait qu'il n'y a pas de pasteur dans cette commune, pour laisser la malade dans cet état; il y a là quelque chose qui n'est pas naturel. »

Blumhardt, comprenant le reproche, s'occupa plus assidûment de Gottlieb à partir de ce moment. Un dimanche soir, assis à quelque distance du lit, il la regardait en silence. Elle se tordait les bras, son corps se soulevait par le milieu comme en un demi-cercle, l'écume coulait de sa bouche. Persuadé depuis quelque temps que toute cette affaire était l'œuvre du démon, il était douloureusement ému à la pensée que dans une circonstance aussi cruelle, il ne dût y avoir ni secours ni conseil. Tout en songeant ainsi, il se sentit pris tout à coup d'une sorte de colère, et comme poussé par une voix d'en haut, il se leva soudain, s'avança d'un pas ferme, et saisissant les mains convulsionnées de la malade pour les joindre si possible, il l'appela par son nom quoiqu'elle fût inconsciente, et lui dit : « Joins les mains et prie : Seigneur Jésus aide-moi ! Depuis assez longtemps nous avons vu ce que peut Satan; nous voulons voir à présent ce que peut le Seigneur Jésus. » L'effet fut presque instantané. Gottlieb ouvrit les yeux, dit la

prière après Blumhardt, et vit ses convulsions cesser comme par enchantement. Qu'on juge de l'étonnement des personnes, quelques amies, présentes à cette scène ! Qu'on se représente la joie, le bonheur de Blumhardt !

Satan n'était donc pas si terrible qu'il en avait l'air, puisqu'il suffisait, pour le terrasser, de croire, de prier, de vouloir, d'agir. Sa puissance pouvait être brisée, anéantie par celle du Seigneur. Dans ces conditions, le devoir des hommes de foi paraissait tout tracé. Il fallait hardiment, se confiant en son Sauveur, attaquer, partout où on les rencontrerait, ces influences malfaisantes qui entraînent tant d'hommes à leur perte. C'est ce que Blumhardt comprit. Il répondit sans hésiter à l'appel qui lui était fait. Ce fut un moment décisif dans sa vie que celui où, sous ses yeux, le pouvoir souverain du Roi de la vie venait de se manifester avec tant de gloire. Il engagea, confiant, sans crainte, contre les princes des ténèbres, le terrible combat qui devait durer autant que sa vie. Toujours sur la brèche, pour le triomphe du bien, il s'employa de toutes ses forces, ou, pour parler d'une manière plus conforme à sa propre pensée, de toutes les forces de son Dieu et Sauveur, à la guérison et à la délivrance des âmes captives sous le joug du diable.

La victoire remportée n'était pas définitive cependant. Loin que tout fût terminé, ce qu'on avait vu jusqu'alors n'était rien, comparé à ce qui devait suivre. Après quelques heures de repos, Gottlieb eut une nouvelle attaque. Blumhardt averti accourut aussitôt, et la trouva s'agitant dans des convulsions plus terrifiantes qu'aucune de celles dont il avait été témoin auparavant. Comme la première fois, il lui fit dire : « Seigneur Jésus, aide-moi ! » Comme la première fois aussi, les convulsions cessèrent instantanément, mais avec une tendance à se renouveler incessamment. Pour en empêcher le retour, il fallait à tout moment répéter la même prière, jusqu'à ce qu'après trois heures de lutte, la malade s'écria enfin : « A présent, je suis tout à fait bien. »

Tout alla bien jusqu'au lendemain, le soir, à neuf heures et demie, moment où Blumhardt vint lui rendre visite avec les deux amis qui l'accompagnaient toujours chez elle. Grande fut la surprise de tous. A la vue de Blumhardt, la malade entra dans une véritable fureur, essayant de le frapper, et cependant ne le touchant pas même. Après un temps assez long, ses deux mains retombèrent enfin sur le lit. On eût dit alors qu'une *force* spirituelle s'écoulait par le bout des doigts. Ces phénomènes se renouvelèrent assez fréquemment, avec des interruptions qui duraient parfois trois jours. A la longue, ils cessèrent tout à fait. Blumhardt crut que, cette fois, c'était fini pour toujours. Il devait être tôt dérompé.

Bientôt, en effet, on entendit de nouveau dans son voisinage, comme de

petits coups frappés. Un coup violent, reçu sur la poitrine, la fit tomber à la renverse. Elle revit la forme féminine qu'elle avait, à plusieurs reprises, aperçue dans son précédent logement. Cette fois, elle en dit le nom à Blumhardt, c'était une veuve morte deux ans auparavant. Elle était de ces personnes toujours gémissantes, qui cherchent la paix et ne la trouvent pas. Sur son lit de mort, elle avait confessé de grands péchés, mais ne s'était pas sentie pardonnée.

Blumhardt se trouvant auprès de Gottlieb très calme, il se passa tout à coup un fait très particulier : on eût dit que quelque chose était entré en elle. Tout son corps se mit à trembler. Blumhardt dit aussitôt quelque mots de prière, prononçant entre autres, le nom de Jésus. A ce mot, les yeux de la malade se convulsèrent, elle sépara ses mains, et une voix se fit entendre qui n'était pas la sienne, mais une voix étrangère. Impossible de s'y méprendre, moins encore à cause du timbre qu'à cause de l'expression et du contenu des paroles : « Je ne puis entendre ce nom. » Un frisson secoua toutes les personnes présentes.

Blumhardt, qui n'avait jamais rien entendu de pareil, demanda à Dieu de lui accorder sagesse et prudence, et tout particulièrement de le garder de toute curiosité indiscrete ou prématurée. Puis, avec la ferme résolution de s'en tenir à l'indispensable, il osa poser un certain nombre de questions à l'esprit de la morte. — « N'as-tu donc pas de repos dans la tombe ? — Non. — Pourquoi pas ? — C'est la récompense de mes actions. — N'as-tu donc pas tout avoué ? — Non, j'ai tué deux enfants que j'ai enterrés dans le champ. — Ne sais-tu donc plus de secours à présent ? Ne peux-tu pas prier ? — Je ne peux pas prier. — Ne connais-tu donc pas Jésus qui pardonne les péchés ? — Je ne peux pas entendre ce nom. — Es-tu seule ? — Non. — Qui donc est avec toi ? — Le père de tous, le diable (der Alleraergste).

(*A suivre.*)

D. METZGER.

LISEUR DE PENSÉES

Je parlais l'autre jour de ce que M. Figuier appellerait les merveilles de la science.

Et je disais, exposant ce que doit être la dernière invention d'Edison, que cela effarait mon esprit, cette extraordinaire marche en avant, aboutissant à des résultats fabuleux.

Je ne m'en dédis pas : les progrès de la science moderne me stupéfient, moi ainsi que bien d'autres. Mais la science, c'est-à-dire la compréhension des phénomènes physiques et la création succédanée de procédés grâce auxquels on utilise les forces naturelles surprises et violées, la science elle-

même, dis-je, reste confondue et muette devant certains faits palpables, tangibles — et inexplicables.

J'ai assisté hier, avec nombre de mes confrères, à des expériences de haut intérêt — qui m'ont produit, je l'avoue, un effet très singulier. Il s'agissait, pour le *sujet*, de lire dans la pensée des personnes présentes.

M. Onofroff, — ce nom recouvre la personnalité du liseur de pensées, — est conduit dans un endroit éloigné où rien ne peut lui parvenir de ce qui se dit et se fait entre nous. Quelques-uns d'ailleurs l'accompagnent et le surveillent; donc pas de tricherie possible.

Pendant ce temps, ceux qui sont restés dans le lieu où se fait l'expérience, simulent un crime, un meurtre, un assassinat. La victime est dépouillée; on confie à l'un quelconque des assistants ses bijoux — si elle en a — et l'on ramène l'expérimentateur.

M. Onofroff se met en contact avec une des personnes qui ont assisté à la scène jouée et dont l'esprit en suit naturellement les phases. Et, successivement, la pensée de l'homme qui est près de lui s'infiltrant en lui, il désigne tous ceux qui ont participé au drame, découvre l'arme du crime dans le coin obscur où l'assassin l'a cachée, en un mot reconstitue toute l'action, sans qu'une erreur, jamais, se glisse dans ces opérations suggestivement intellectuelles.

Notez bien qu'ici la suggestion n'est pas voulue, n'est pas imposée, elle est en quelque sorte intuitive; elle se communique comme une sorte de fluide.

Cependant, le magnétisme et l'hypnotisme, proprement dit, n'ont rien à voir là-dedans. Il s'agit d'un monsieur, dont, si j'en crois M. Onofroff, la volonté s'annihile, subitement remplacée qu'elle est par la volonté du voisin, et dont la pensée par conséquent, devient celle de l'individu avec qui le « sujet » prend contact. Cumberland déjà nous avait offert des expériences de ce genre; aussi concluantes, j'en doute.

Et tenez, je veux citer encore une de celles qui nous ont été présentées hier.

L'un d'entre nous — liseur de pensées absent — écrit sur un papier : « Vous monterez un étage; vous irez à tel endroit, vous prendrez tel objet et vous reviendrez par tel ou tel escalier »

Cela fait, il plie le papier et le met dans sa poche.

Le « penseur » rentre dans la salle et se place à côté de la personne qui a écrit. Presque aussitôt, il reçoit une sorte de commotion, se précipite comme poussé par une force étrangère, supérieure, accomplit avec une précipitation extraordinaire les actes prescrits et revient.

Que penser en présence de tels faits? Faut-il croire que, comme le dit

M. Onofroff, la volonté d'une personne se substitue à la sienne, et cela d'une façon tellement impérieuse, irrésistible, que ses membres suivent irrésistiblement l'impulsion donnée?

Si sceptique que l'on puisse être, on demeure, je vous l'affirme, absolument confondu devant la matérialité des faits.

Eh quoi! vous avez écrit, senti; vous seul avez pensé, vous croyez cette pensée cachée en vous, au plus profond, et voilà qu'il suffit qu'un inconnu passe à votre côté, vous frôle par hasard, pour connaître cette idée secrète!

On a le droit de demeurer quelque peu rêveur lorsqu'on se trouve en présence de semblables phénomènes, tout à la fois psychologiques et psychiques.

Je souhaite que les voyants comme M. Onofroff demeurent à l'état d'exception — et qu'ils exercent dans la vie intime.

La divulgation de son procédé, ou plutôt la diffusion de ses facultés, aurait de trop grands inconvénients dans l'état actuel de la société.

Dépoûtisant le crime et ses entours par la suppression du mystère, elle confisquerait aussi tout le charme des discrètes passions et le délicieux plaisir des aveux. Autant dire qu'elle tuerait la littérature.

Je me plais à penser qu'il n'en sera rien. M. Onofroff est une sorte de phénomène nerveux qu'il ne me paraît point utile d'expliquer — en admettant qu'on le puisse.

La science n'a rien à voir là; le charlatanisme non plus. Et l'on s'explique facilement que nos ancêtres aient pu croire à la sorcellerie, au surnaturel lorsqu'on songe que peut-être ils se sont trouvés en face d'êtres doués d'aussi singulières et stupéfiantes facultés.

M. Le Coq.

UN SONGE VÉRIFIÉ

On lit dans le code pénal :

« Art. 479. — Seront punis d'une amende de 11 à 15 francs inclusivement les gens qui font le métier de deviner et pronostiquer ou d'expliquer les songes. Art. 480. . . . Pourra, selon les circonstances, être prononcée la peine d'emprisonnement pendant cinq jours au plus contre les interprètes des songes. . . . »

On voit que les rédacteurs du code pénal n'y vont pas de main morte et que les personnes qui prétendent avoir reçu le don de divination aussi bien que celles qui font métier d'interpréter les songes n'ont qu'à se bien tenir. Comme les temps se ressemblent peu!

Il y a quelques milliers d'années le patriarche Joseph qui pourrissait sur la paille humide des cachots, a été, pour avoir expliqué le double songe de

Pharaon, élevé au faite des honneurs. Quelques siècles plus tard, Nabuchodonosor eut à son tour un songe qui l'éfrayait. Il fit venir le prophète Daniel qu'il avait établi chef des Mages et prince des devins et des enchanteurs, et le pria de le lui interpréter. Daniel, après en avoir pris connaissance et réfléchi quelques instants, annonça au tout puissant monarque qu'il serait changé en bête. Bien que cette interprétation ne fut rien moins que flatteuse pour l'amour propre d'un potentat qui se croyait un Dieu, Nabuchodonosor n'en garda pas rancune au prince des Mages et des enchanteurs et il l'écrasa d'honneurs comme Pharaon avait fait pour Joseph. Supposons qu'au lieu de vivre en Egypte et à Babylone Joseph et Daniel eussent vécu de notre temps et en France, au lieu d'honneurs, on les verrait venir bourgeoisement et piteusement s'échouer sur les banes de la rébarbative correctionnelle, entre deux gendarmes, à l'effet de s'entendre condamner comme récidivistes, à l'amende et à la prison. *ô tempora, ô mores!* Cependant ne nous hâtons pas d'accuser d'excessive rigueur les rédacteurs du code pénal et la grincheuse correctionnelle, ils se montrent bénins, tout à fait bénins, si l'on réfléchit surtout qu'il y a à peine deux cent cinquante ans Joseph et Daniel n'en auraient pas été quittes à si bon marché et qu'en dépit de leur réputation d'orthodoxie parfaitement établie on les aurait impitoyablement livrés aux flammes du bûcher comme suppôts du démon. N'en déplaise au code pénal et à la trop sceptique correctionnelle, il y a eu et il y aura toujours des songes, et pour les interpréter, l'intervention d'une personne douée d'une faculté toute spéciale n'est pas toujours nécessaire. Il en est de tellement clairs, tellement lucides qu'ils n'ont pas besoin d'interprètes, ils s'interprètent eux-mêmes. Laisant de côté l'Écriture sainte, les histoires grecques et romaines sont pleines de récits de songes étranges et fatidiques. En voici un que je trouve dans Valère Maxime et qui me paraît remarquable. Il intéressera j'en suis persuadé, les lecteurs de la *Revue spirite*.

« Deux Arcadiens, amis intimes, voyageant ensemble, arrivèrent à Mé-gare : l'un d'eux se rendit chez son hôte, et l'autre alla loger dans une auberge. Le premier voit en songe son compagnon qui le conjure de venir le soustraire aux embûches de l'aubergiste, l'assurant qu'il peut encore, s'il fait diligence, l'arracher au danger qui le menace. Réveillé par ce songe, il s'élance du lit et prend le chemin de l'auberge où était logé son ami. Mais bientôt, par une cruelle fatalité, il condamne comme inutile une résolution si généreuse, et, ne s'inquiétant plus de sa vision, il regagne son lit et se rendort. Son ami lui apparaît alors de nouveau et couvert de blessures, et le prie en grâce, puisqu'il a négligé de lui sauver la vie, de ne pas refuser au moins de venger sa mort ; car l'aubergiste l'a assassiné traitreusement, et, dans ce moment même, il transporte hors de la

« ville, sur un chariot, son cadavre caché dans du fumier. Cédant à des
 « prières aussi pressantes, il court aussitôt à la porte de la ville, aperçoit le
 « chariot indiqué en songe, l'arrête, et traîne l'aubergiste chez les magis-
 « trats qui après avoir arraché l'aveu complet de son crime le condamnent
 « au dernier supplice. »

Ce songe tout à fait saisissant, et pour le moins très vraisemblable, n'a en
 besoin pour être complètement interprété que de la constatation du crime,
 qu'il dénonçait. Cette interprétation ne lui a pas fait défaut.

HORACE PELLETTIER

Conseiller d'arrondissement, officier d'academie, à Condé par les Montils (Loir-et-Cher.)

CONGRÈS MAGNÉTIQUE INTERNATIONAL

POUR L'ÉTUDE DES APPLICATIONS DU MAGNÉTISME HUMAIN
 AU SOULAGEMENT ET A LA GUÉRISON DES MALADES

Ce Congrès siégera à Paris du 21 au 27 octobre 1889.

Le plus puissant moyen que possède l'humanité pour soulager ou pour guérir ses
 maux, c'est le magnétisme humain. La connaissance et l'usage en sont peu répandus.
 Les répandre davantage, ce serait diminuer la somme des souffrances qui pèsent ici-bas
 sur nous et sur nos frères, retarder pour plus d'un le terrible moment de la mort, tarir
 dans leur source des fleuves de larmes. Tel est le but que se proposent les organisateurs
 du Congrès.

Pour l'atteindre, ils font appel au concours : 1^o Des magnétistes de toutes les nations;
 2^o Des malades qui, ayant éprouvé par eux-mêmes les bienfaits du magnétisme, ne sau-
 raient mieux payer leur dette de reconnaissance qu'en aidant à les procurer à d'autres;
 3^o De tous ceux que les maux du genre humain ne laissent pas indifférents.

Bureau du Congrès (Élu dans la séance d'organisation du 17 juin 1889).

Président d'honneur : M. le Dr PUEL, de la Faculté de Paris, 6, rue Pasteur. *Président* :
 M. l'abbé A. DE MEISSAS, docteur en théologie, ancien chapelain de Sainte-Geneviève,
 66, rue Condorcet.

Vice-Présidents : MM. le comte de CONSTANTIN, 4, rue Pasquier; le Dr HUGUET DE
 VARS, de la Faculté de Paris, 27, rue de Londres; le Dr J. GÉRARD, de la Faculté de
 Paris, 14, rue d'Amsterdam; le Dr CHAZARAIN, de la Faculté de Montpellier, 236, fau-
 bourg Saint-Honoré; FABART, publiciste, 91, avenue d'Orléans.

Secrétaire général : M. MILLIEN, 13, place de la Nation.

Secrétaires : MM. G. FABIUS DE CHAMPVILLE, 78, rue Taillbout; GUYONNET, 52, rue
 du Montparnasse; BURG, 17, rue Beaurepaire; CHAMUEL, 118, rue Monge; LEJAY,
 122, boulevard Saint-Germain.

Trésorier : M. A. SAINTARAILLE, attaché au ministère des Finances, 5, rue des
 beaux-Arts.

Conditions d'Admission.

La souscription minima des membres du Congrès est fixée à 10 fr.

Tout membre aura droit : 1° D'assister à toutes les séances du Congrès; 2° D'y présenter ses travaux et de prendre part à toutes les discussions sous la direction du bureau; 3° De recevoir un exemplaire des comptes rendus du Congrès.

Programme.

Histoire de magnétisme. — Doit-on le confondre avec l'hypnotisme?

Procédés magnétiques. — Imposition des mains. — Passes. — Insufflations. — Action de la volonté sans aucun geste extérieur. — Action à distance.

Objets magnétisés. — Eau magnétisée.

Applications thérapeutiques. — Maladies aiguës. — Peut-on les enrayer dès le début, même dans les cas les plus graves? — Maladies chroniques. — Durée des traitements.

Le soulagement et les guérisons qui surviennent à la suite des traitements magnétiques sont-ils attribuables dans la plupart des cas, à toute autre chose qu'à la suggestion? — Se produisent-ils très fréquemment chez d'autres que les hystériques, et conséquemment différent-ils de ces améliorations plus ou moins inattendues qu'on observe dans l'hystérie?

Sommeil magnétique. — Doit-on le confondre avec l'hypnose? — Offre-t-il des dangers? — Est-il nécessaire dans un traitement? — Doit-on le provoquer?

Lucidité somnambulique. — Ses variétés. — Ses degrés. — Ses avantages.

Suggestion. — Ses effets immédiats ou éloignés. — Applications thérapeutiques. — Abus possibles. — Tous les sujets sont-ils suggestionnables? — Est-il vrai, comme on l'a prétendu, que la suggestion supprime le libre arbitre?

Léthargie, catalepsie, fascination et autres effets curieux du sommeil magnétique. — Le magnétiseur peut-il se permettre, sur les malades qu'il traite, des expériences relatives à ces divers effets?

Séances publiques avec expériences. — Sont-elles utiles ou nuisibles à la cause magnétique curatif?

Fluide magnétique. — Discussion de son existence. — La réalité des guérisons magnétiques en dépend-elle?

Polarité. — Son histoire. — Est-on d'accord sur sa distribution dans les corps vivants? — Degré d'utilité pratique.

Automagnétisation.

Electro-magnétisme. — Peut-on combiner avec succès l'action de l'électricité avec celle du magnétisme humain?

Le magnétisme et le corps médical. Y a-t-il toujours eu, au moins depuis Mesmer, des médecins qui ont regardé le magnétisme comme un agent curatif de la plus merveilleuse puissance? — Pourquoi ces médecins n'ont-ils pas été plus nombreux?

Pratique professionnelle du magnétisme curatif. — Facilités ou obstacles qu'elle rencontre dans les différents pays. — Rapports avec leurs législations et spécialement en France avec la loi du 19 ventôse an XI. — Est-il désirable que cette loi soit modifiée? — Que penser d'une loi qui interdirait la pratique du magnétisme à quiconque n'est pas docteur en médecine ou officier de santé?

Le présent programme n'est aucunement limitatif et tout mémoire se rattachant à

l'objet du Congrès, même en dehors des questions ci-dessus mentionnées, sera reçu avec reconnaissance.

Les adhérents au Congrès sont spécialement invités à adresser au Secrétariat général la relation de toute guérison remarquable qui n'aurait pas encore été publiée. Les garanties d'authenticité ne doivent pas être négligées.

Aucune communication ne pourra être discutée au Congrès, si elle n'a été soumise au Bureau avant le 1^{er} octobre et acceptée par lui.

Les adhésions, mémoires, attestations et autres documents, doivent être adressés à **M. Millieu**, Secrétaire général du Congrès, place de la Nation, 13, à Paris.

ENTERREMENT DE M. DEVILLERS

Dimanche dernier, 7 courant, a eu lieu, à Poulseur, un nouvel enterrement civil celui de monsieur François Devillers, avocat à la Cour d'appel de Liège (Belgique). Il a suivi de près celui de mon père.

Monsieur Devillers faisait partie de notre groupe depuis un an environ, et il avait confié ses dernières volontés à deux de nos membres. Quoique résidant à Liège, il avait formellement exigé d'être enterré à Poulseur, avec le concours du groupe spirite l'Espérance auquel il a laissé les livres spirites contenus dans sa bibliothèque. Il a également pensé aux pauvres de notre petite commune auxquels il légua une somme de deux cents francs.

Lorsque la nouvelle du décès nous arriva par dépêche télégraphique, l'un des exécuteurs testamentaires se rendit au domicile du défunt, avenue Progier, 32, à Liège, muni du testament. Nous n'avons qu'à nous louer du bienveillant accueil qui lui fut fait et des rapports sympathiques qui n'ont cessé d'exister pour arrêter les conditions de l'enterrement et de tout ce qui y touchait. La volonté du testateur a été minutieusement respectée.

Notre société a été chercher le défunt à son domicile. L'arrivée du corps, à Poulseur, a eu lieu à 2 heures de relevée, une foule immense l'attendait à la station. Le cortège s'est mis immédiatement en marche, musique en tête, et est arrivé au cimetière, sans encombre, suivi de l'assistance respectueuse et recueillie.

Deux discours ont été prononcés sur la tombe : l'un par moi, l'autre par mon ami, monsieur L. Focroulle.

En somme, excellente journée de propagande pour nos chers principes.

Recevez de nous tous, l'accolade fraternelle et croyez-moi votre bien dévoué frère en Christ.

LEROUX.

Poulseur, 10 juillet 1889.

Madame Prudhomme, femme du docteur, est décédée le 15 juillet; ce fut un bon médium, fille d'un chef de groupe très dévoué, M. Rondeau qui était

aussi excellent médium, et qui perdit une fille âgée de 20 ans, sujet extraordinairement doué. Cette famille a toujours propagé nos doctrines, et la mort seule de M. Rondeau et de sa femme, mit fin au groupe important qu'ils avaient créé rue Vauvillers ; ils avaient fondé celui que dirigeaient les regretés MM. Stiévenard et Gourdon.

Madame Prudhomme et son mari, très dévoués à la cause se sont aussi toujours occupés de phénoménalité, et de propagande de notre philosophie. Depuis de longues années, pour atténuer ses souffrances, cette dame se morphinait constamment ; elle allégeait ses douleurs, mais sa mort a été excessivement pénible, dit M. Prudhomme, car l'habitude de la morphine dessèche la colonne vertébrale, et avant la mort toutes les fibres nerveuses s'en détachant progressivement, causent une agonie terrible.

L'enterrement s'est fait au milieu d'amis spirites, civilement.

MM. Fouqueray et Cordier, nous annoncent le dégagement corporel de Mme Adolphe Fouqueray, née Cordier ; une bonne pensée aux Esprits décédés.

POÉSIES : MÉDIUM Mme DE FONSECA

Aux yeux de l'Éternel le monde est un atome !
Mortels, ne vantez plus ce qui vous y séduit,
Joignez ce qui vous charme au néant qui le suit
Le temps fait disparaître et monarque et royaume.

Vos jours les plus brillants sont proches de la nuit,
Le souci vous dévore et la mort vous détruit ;
Où est donc ici-bas votre félicité ?
Les frivoles objets dont l'homme est enchanté,
Promettent le bonheur et font des misérables !
C'est toi seule, ô vertu, qui sais le rendre heureux ;
Tu donnes des faux biens un mépris généreux,
Le mépris des faux biens donne le véritable !

Dieu nous a tous créés, il veut nous sauver tous ;
Partout il nous instruit, partout il parle à nous !
A ta faible raison gardes-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre !
Invisible à tes yeux, il règne dans ton cœur,
Il pardonne aux humains une invincible erreur !
Mais il punit toujours toute erreur volontaire !
Mortel, ouvre les yeux quand le soleil t'éclaire !

Tout se change ici-bas de moment en moment,
 Comment donc y trouver parfait contentement ?
 Qui pense le trouver aux richesses du monde
 Bâtit dessus le sable et grave dessus l'onde !
 Ce n'est qu'un pent de vent que l'heur du genre humain,
 Ce qu'on est aujourd'hui on ne l'est pas demain.
 Rien n'est stable qu'au Ciel ! Le temps et la fortune
 Règnent absolument au-dessous de la lune !

Qu'importe lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau
 D'avoir porté un sceptre ou traîné le râteau ?
 Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
 Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand !

DIEU ET L'ÊTRE UNIVERSEL

PAR ARTHUR D'ANGLEMONT (1).

(Suite). Voir la *Revue* des 1^{er} et 15 juillet 1889.

III. — LES SOCIÉTÉS ULTRA-TERRESTRES

L'auteur voit, au-dessus de l'homme terrestre, des gradations infinies, mais il limite certaines de ces gradations, jusqu'au point où l'être arrivé au plus haut sommet de la perfection, se confond en quelque sorte avec Dieu.

Au-dessus de nous, dans l'air que nous respirons, sont les êtres épars dans l'*errantisme*. Là, sont les éclopés de la vie, les invalides de la pensée qui, mis en présence de leurs fautes par leur conscience, pas encore assez élevés et assez fermes pour vaincre leurs mauvaises passions, attendent qu'une incarnation nouvelle dans l'humanité leur permette un relèvement nécessaire et justement espéré. Ces êtres sont humains-angéliques.

Leur demeure embrasse une triple zone atmosphérique les classant suivant leur valeur qualitative et les conditions les plus favorables soit à leur réhabilitation, soit à leur avancement progressif.

Parmi eux, il est trois catégories qui les distinguent d'une manière tranchée. Dans la zone la plus inférieure, qui touche à la croûte terrestre et qui même descend jusqu'au centre du globe, sont localisés les plus coupables, les plus rebelles aux lois divines. C'est là que l'expiation s'accomplit, que la conscience est torturée en présence des lieux où se sont accomplis les forfaits qu'elle se reproche.

La zone moyenne, qui s'élève au-dessus de la précédente, tout en la com-

(1) Un volume grand in-18 de près de 500 pages, avec gravure et tableaux : 3 fr. 50, franco.

prenant en elle, est le réceptacle de ceux qui ont appartenu à la valeur moyenne de l'humanité, avant leur désincarnation.

Puis dans la troisième zone, dans la zone supérieure qui englobe les deux autres, vivent les âmes les plus améliorées, se rapprochant par leurs qualités morales et intellectuelles de celles que possèdent les êtres angéliques-humains, dont le monde les avoisine, se préparant par leurs mérites à entrer dans cet heureux séjour.

Celui-ci cesse d'être un vaste désert: il se montre aux regards dans sa nature luxuriante où brille une matière nouvelle, un nouveau règne végétal, un nouveau règne animal, donnant naissance à des splendeurs pour nous inconnues.

Cependant ce monde, qui repose sur la triple zone humaine-angélique, également soumise à son empire, ce monde se partage de même en trois autres zones, afin que ceux qui sont appelés à les gravir puissent acquérir en toute justice les degrés successifs de leur élévation. De là les trois séjours gradués pour l'ange-humain, comme pour l'humain-angélique; mais, en chacun de ces séjours, ceux qui les habitent sont doués d'une nature meilleure; ils n'ont plus à expier de fautes et de crimes et, s'ils se réincarnent ici-bas, c'est pour donner à l'humanité nouvelle de nouvelles aspirations vers le beau, le bien, le juste et le vrai.

Comme dans notre milieu humain, les anges humains vivent en société; ils embellissent les sites admirables qui les entourent, ils construisent des villes, s'adonnent à l'industrie, cultivent les arts, les lettres et les sciences, sous l'égide des lois nouvelles qui appartiennent à leur nature si éthérée par rapport à la nôtre.

Au-dessus des anges sont les archanges, mots adoptés par l'auteur pour ne pas embarrasser l'esprit par des dénominations toujours nouvelles. Les archanges vivent dans leur monde à eux, le monde archangélique englobant le monde angélique de toutes parts. Ils sont supérieurs aux anges, non seulement par les facultés affectives plus cultivées en eux, mais surtout par l'intelligence.

Formé par un corps beaucoup plus parfait que celui de l'ange, beaucoup plus pur dans son incomparable ténuité, l'archange peut voyager de mondes en mondes avec la rapidité de la pensée, porté sur ses rayonnements puissants lui servant d'ailes rapides pour parcourir les plus incommensurables distances dans les cieux, tandis que l'ange, trop lourd encore par le corps, ne peut franchir les limites de sa propre résidence.

Les mondes des archanges sont de beaucoup plus parfaits que ceux de l'ange, surtout ceux qui composent les astres dont ils occupent à eux seuls tout le domaine. Les êtres archangéliques ont, eux aussi, leur substance

particulière, ils vivent au sein d'une nature incomparablement plus belle que la précédente, et les sociétés qu'ils forment se distinguent par des perfections dont l'ange ne peut soupçonner l'étendue, le progrès s'élevant de règne en règne sans s'arrêter jamais.

Au monde humain appartient la vie corporelle, qui le soumet à toutes ses exigences ;

Au monde angélique, la pureté de l'âme, l'amour parfait ;

Au monde archangélique, la science et encore l'amour.

Ces trois mondes réunis forment l'astre terrestre complet.

Nous irons tous de monde en monde, de l'ange à l'archange ; mais là ne s'arrêtera pas notre ascension.

De même qu'au-dessous de nous gravitent les astres minuscules des substances inférieures (minéral, végétal, animal) ; de même que la gradation continue de l'animal à l'homme, de l'homme à l'ange et à l'archange, l'auteur place au-dessus des astres de l'ordre terrestre les astres habités par des sociétés supérieures qu'il appelle les sociétés déitaires (déitaire-humaine, déitaire-angélique, déitaire-archangélique).

C'est dans ces astres souverains, dans ces contrées merveilleuses et pures, que les êtres dépouillés de toute matière grossière, habitant des demeures fastueuses et légères qu'un souffle de leur esprit renverse ou élève ; c'est dans ces pays adorés de nos rêves que les esprits purs et bons qui participent à la direction de l'univers, contemplent les infinies beautés de l'Être des êtres.

Il ne fait pas croire que l'être déitaire-archangélique, arrivé au plus haut sommet des sommets, regarde d'un œil indifférent les faibles esprits disséminés sur notre terre.

Au contraire, il suit d'un œil vigilant et attendri les humains terrestres travaillant à leur perfectionnement, par une action lente et continue, — et les poètes, les médiums, les philosophes, les artistes, les âmes sensibles, les cœurs souffrants sont parfois visités par le rayonnement de ces grandes intelligences, ce sont elles qui font éclore nos meilleurs progrès.

On voit, d'après cette étude, combien l'auteur admire l'harmonie universelle, combien il aime à nous faire comprendre la solidarité de toutes choses.

Pour nous, attentif à l'évolution profonde que paraît devoir produire dans les esprits humains le livre que nous analysons, nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tout homme désireux de voir la science au service de la morale, de la foi et de l'amour.

QUINTAS.

UN ROMAN SPIRITE

L'Événement du 10 mai 1889.

Léon Hennique, est l'écrivain érudit et pénétrant de la *Dévouée* et de *Peuf*, l'auteur dramatique de la *Mort du duc d'Enghien*, le gros succès et, à dire vrai, le seul succès du Théâtre-Libre.

J'ai ouvert et feuilleté le dernier livre d'un des rares romanciers qui aient encore le respect de leur art : *Un caractère*.

Avec mille et un détails de lettré curieux et d'artiste bibelotier, M. Léon Hennique nous fait assister aux si intéressantes transformations des mœurs, de l'opinion, et même du costume depuis la société française en 1799, à Londres, jusqu'au coup d'Etat de Décembre ; la vie de son héros, Louis Euchariste-Agénor de Cluses, est la vie même de ce siècle, et depuis les incendies de Moscou, la conspiration Malet et la coalition, c'est toute l'histoire contemporaine qui passe et se déroule dans ses pages, mais discrètement, à la cantonade, comme dans la vie réelle, où nous n'avons, en somme, que le contre-coup et même, le plus souvent, que la confuse rumeur des plus terribles événements.

A partir de la mort de la comtesse de Cluses, de cette Thérèse de Montégrier plus convoitée d'abord par lui, collectionneur enragé que désirée par un fiancé épris à cause d'un certain cartel Louis XIV de l'hôtel paternel, le calme domaine de Juvigny, où le comte Agénor, imperturbable entre sa femme et les beautés de son château dix-septième siècle symbolisait naguère encore le bien-être, s'emplit soudain d'au-delà, d'innomé et de mystérieux infini.

« Le marquis avait défendu à quiconque de pénétrer dans la chambre où Thérèse était morte. Lui s'y rendait fréquemment, au gré de manifestes attirances.

« Les volets clos, une seule bougie allumée, il s'asseyait en un coin de la pièce, afin de la mieux embrasser toute, et bien au mal qui l'obsédait, à des perfides contemplations, il sanglotait, priait, appelait Thérèse, implorait du ciel un miracle. Des heures s'écoulaient autour de lui, sous une lueur ecclésiastique, peu à peu, la tenture paille et or, avait l'air de s'animer, puis les rideaux, les baldaquins, le lit, chaque meuble, un à un, au temps que son regard les abordait ; et le misérable homme sentait frémir sa chair, se volatiliser ses concepts, à force d'attention béante.

« Rien de plus ne lui arriva d'abord...

« Pourtant, une après midi, quelque chose, une espèce de murmure, puis un soupir commençant à s'exhaler vers sa droite. Il regarde ; personne. La chambre de Thérèse est close, ainsi que de coutume ; mais sur la cheminée,

au-dessus de la bougie, une longue flamme halète et se balance. Alors... Est-ce en lui? est-ce hors de lui? Nul n'aurait le droit de l'assurer, — très clairement, se forme l'intuition suivante : Napoléon n'est plus, depuis le 5 mai.

« Moins capricante, la flamme de la bougie repose maintenant ; une accalmie, durant laquelle s'égosillent à chanter les oiseaux du parc ; et raisonnable, Agénor s'étonne du mensonge, du leurre bizarre dont il vient d'être le jouet.

« Deux semaines plus tard, une lettre de M. de Montégrier annonçait la fin du *ci-devant Roi et Empereur*, du *moderne Cartouche*. La nouvelle transpirait seulement.

« D'effroyables appréhensions assaillirent aussitôt le marquis de Cluses, au rappel de cette aventure ; et de plusieurs jours, quoique brave, il n'osa s'introduire dans le sanctuaire où d'autres surprises le guettaient encore.

« Il avait beau se dire : « Baste ! j'ai eu des bruits d'oreille... La bougie charbonnait... Le hasard fait de curieuses rencontres... Si Dieu avait exaucé mes prières, Thérèse me serait apparue loin de ce Bonaparte ! » il restait souvent immobile, les yeux troubles, atteint de rêves qu'on semblait lui souffler. »

Et le roman verse dans le spiritisme, dans les doctrines à la fois terrifiantes et consolantes d'Allan Kardec, de Swedemborg et du comte de Puy-ségur.

Les phénomènes se multiplient ; ce sont d'abord, au milieu du silence, les trois coups légendaires, les trois coups sonores, immatériels, frappés sur le chambranle d'une porte ou sur le fronton d'un miroir ; trois coups distincts, tenant des sons connus et n'y ressemblant point ; bruits initiateurs, irréfragables témoignages, pour les nerfs, d'une puissance occulte.

Puis les meubles, le parquet, les murailles résonnant brusquement, les fauteuils glissant d'eux-mêmes vers les tables, les crayons, les plumes, le papier, s'animant tout à coup sous les doigts du médium assis de force et le contraignant à écrire : « C'est bien moi, Thérèse, qui suis là... Je ne te quitterai plus... Je t'aime, toi seul... »

Ce sont enfin les prodiges, cent fois racontés et décrits dans les ouvrages traitant le spiritisme et dont le hasard et la cohabitation gratifient certains initiés vivant avec des médiums de temps à autres.

C'est une lampe, une haute lampe de bronze allumée, qui fermement traverse l'air tranquille d'une nuit d'août, passe d'une crédence à la tablette d'un secrétaire, cliquète en se posant. Ce sont des fleurs, un matin, fleurs niellées d'azur, à pistils fantasques, fleurs naturelles, inconnues, dont les calices, d'une étonnante envergure, se sont ébouriffés, prestigieux et rouges,

sur la rondeur des vases, où trois mois les respectent ; et c'est enfin un incompréhensible dédoublement du marquis de Cluses lui-même, assis contre le piédestal d'un buste, tandis que s'occupe de vignettes, non loin de là, une figure jumelle : même face, même habit bleu, même gilet jaune de poil de chèvre, même pantalon à fronces... pétrie d'une manière semblable.»

Et de cette lecture, et de ce livre où le héros finit par cohabiter complètement avec une morte adorée, à la retrouver même dans les traits et l'âme d'un de ses petits enfants, aïeul énamouré d'une fillette de cinq ans, pour se la voir encore enlever par la mort et rendue à jamais par les chères et obsédantes vision de sa solitude ; on sort détraqué, troublé, les nerfs vibrant et l'esprit mal à l'aise, furieux contre soi-même et l'auteur de se sentir si ému, au fond désolé de n'avoir pas été soi-même initié à de tels phénomènes, avec le regret du cœur de ne pouvoir croire à ce monde consolant des Esprits.

« Il n'est qu'un Dieu éternel, immuable, omnipotent ; souverainement bon et juste, » nous disent Swedenbourg et ses disciples.

D'abord il créa les Esprits. le monde invisible, normal, préexistant et survivant à tout ; puis il condensa la matière disséminée dans l'espace pour en former les globes, c'est à-dire le monde corporel, secondaire, qui pourrait ne plus exister, n'avoir jamais existé, sans altérer l'essence du monde spirite.

« Et l'univers fut, comprenant ainsi les êtres animés, inanimés, matériels, et immatériels.

« D'intelligence pareille, avec leur libre arbitre, la notion du bien et du mal, les Esprits eurent la faculté de s'entrevoir, de s'instruire peu à peu, de s'améliorer, descendre vers le Créateur, à force de recherches et de peines ; et les globes, physiquement dissemblables, leur servant de stations, d'intermédiaires lieux d'épreuves, de moins en moins farouches, à mesure qu'on s'élève !

« Donc l'enfer n'existe pas. »

Déclaration, affirmation terrible au dogme catholique apparu tout à coup comme la religion de la cruauté et du désespoir.

« Donc l'enfer n'existe pas. L'âme, l'esprit n'est point condamné, parce qu'il appartient au vol, au crime, à une boue quelconque. Il n'avance pas, simplement, et cela dure maintes fois des siècles. Car sur la terre comme sur les autres globes, reviennent beaucoup les mêmes individualités, en des corps disparates.

« On expie, on stationne pour achever une tâche irréalisée, ou quasi peu déjà, on concourt à server les harmoniques desseins de Dieu. »

Et alors, toute la consolante et quasi céleste théorie Swedemborgienne, la plus pure après celle du Christ, qui classant la terre hors des globes supérieurs, nous assigne à nous autres terriens un certain nombre d'existences à subir encore, en dehors de celles déjà vécues, avant d'arriver au sommet de l'échelle divine.

Entre chaque incarnation cependant et avant d'être restituée à l'universel et mystérieux tourbillon, l'âme, est-il encore dit, se récupère, se souvient, jouit d'une liberté plus grande, et étant une force, exerce sur le monde moral, physique, une action qui ne cesse pas.

L'âme alors prend toute forme au gré de ses désirs, et aussi preste que la pensée, peut se communiquer, tangible même, telle qu'elle était à l'heure de la mort corporelle, sage ou folle, bonne ou mauvaise, mal dégagée de ses derniers liens, mais avec l'excellence de sa nature aérienne.

Le vouloir, d'énergiques et continus essais nous suffisent alors à nous, êtres terriens pour séduire les esprits, pour leur persuader de nous répondre. Ces évocations d'outre-tombe sont pourtant un danger, et un terrible, au cas où l'esprit évoqué est une âme abjecte, indigne, retardataire !

Ici se place l'explication des possessions, des apparitions effrayantes, des lieux hantés et de toutes les fantasmagories de la démonialité du moyen-âge, mais en somme d'après les spirites eux-mêmes, rien de plus salubre que le commerce des esprits : avons-nous besoin d'une assistance, d'un aide dans la souffrance, appelons les esprits, leur influence n'est pas seulement ostensible, mais secourable !

Et y aurait-il un peu de folie au fond de tout cela, au moins est-ce une noble et consolante démenche que celle qui nous laisse au cœur l'espoir de revoir un jour les êtres chers à jamais disparus et dont la maxime suprême, plus belle peut-être encore que celle du christianisme, se résume en ces quelques mots :

« — Accorde justice, protection aux misérables. On aime Dieu en les aimant.

As-tu failli, pense à cela : nulle faute que tu ne puisses réparer. »

JEAN LORRAIN.

Le regretté penseur et magnétiseur, ALPHONSE CAHAGNET, ayant été très étrangement apprécié dans le journal *Le Temps*, nous reproduirons, le 15 août, la réponse que fait à ce journal, M. L. Lecoq, dans « La Philosophie générale des Etudiants Swedenborgiens » ; la mémoire de A. Cahagnet exige de ceux qui ont eu l'honneur de le connaître, cet hommage à la vérité, ce rappel à la pudeur de certains écrivains qui se complaisent à ridiculiser les hommes dignes de respect.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame, et rue Corneille, 3.